L'AMI DU CLERGÉ

REVUE

DE TOUTES LES QUESTIONS ECCLÉSIASTIQUES

SOIXANTE-DEUXIÈME ANNÉE (7e Série)

L'AMI DU CLERGÉ

REVUE

DE TOUTES LES QUESTIONS ECCLÉSIASTIQUES

TOME SOIXANTE-DEUXIÈME

(JANVIER à DECEMBRE 1952)

205
A516A
V.62

LANGRES

Imprimerie de l'AMI DU CLERGE, 4, rue Claude-Gillot

MCMLII

62e ANNÉE (7e SÉRIE) Nº 1 3 JANVIER 1952

L'AMI DU CLERGÉ

Paraît à Langres tous les jeudis

Mgr A. ROZIER
Protonotaire apostolique *ad instar participantium*
Directeur

Mgr F.-M. CATHERINET
Prélat de la Maison de Sa Sainteté
Codirecteur

Nos vœux, notre désir

Autour de l'*Ami du Clergé* se groupe une véritable famille : ses collaborateurs, ses abonnés, ses lecteurs. Vers tous, au début d'une nouvelle année vont nos pensées, nos souhaits, nos prières. Que pour tous, 1952 soit une année de labeur fécond, de grâces abondantes, de riches mérites pour le Ciel ! Nous l'avons imploré de l'Enfant-Dieu au memento de notre première messe de Noël.

Nous apporterons à poursuivre notre œuvre d'entr'aide sacerdotale tout notre dévouement fraternel. Sur le plan matériel, nous nous efforçerons de maintenir au strict minimum les frais d'un abonnement qui, malgré sa modicité relative, pèse encore lourdement sur le modeste budget de nombreux confrères. Dans ce but, nous nous sommes refusé jusqu'ici à des modernisations que quelques abonnés souhaiteraient, touchant la présentation, le format, etc., mais qui se traduiraient nécessairement par une hausse du prix de revient se répercutant sur les prix d'abonnement.

Sur le plan doctrinal notre but sera toujours de donner à nos confrères absorbés par leur écrasant ministère paroissial une orientation sûre, s'inspirant des enseignements de l'Eglise et spécialement du Souverain Pontife ; c'est dans un tel esprit que nous apprécierons les mouvements d'idées et les pratiques nouvelles, en les confrontant avec les directives émanant du Magistère, et que nous ferons l'application, aux cas concrets qui nous sont soumis, des principes de la morale catholique et des prescriptions canoniques ou liturgiques. Nous ne négligerons pas, cependant, l'information générale si flatteusement appréciée des lecteurs de notre « Causerie sur les Revues » et complétée par notre abondante bibliographie.

Si les difficultés de notre tâche abondent, les encouragements nous viennent nombreux. Nous sommes extrêmement sensibles à ceux que nous prodiguent nos lecteurs avec une délicatesse émouvante. Et nous nous sentons honorés, rassurés, réconfortés, par ceux qui nous sont adressés par nos supérieurs hiérarchiques. Tout récemment, les Cardinaux et Archevêques français autorisaient leurs prêtres à s'aider même des revenus paroissiaux pour assurer, entretenir et développer leur vie intellectuelle et spirituelle. Des indications plus précises ont été données, ici et là, soit par des conseils oraux, soit même par des insertions dans des bulletins diocésains officiels, où l'*Ami* était recommandé. Nous leur en sommes profondément reconnaissants. Mais nous voulons ici exprimer tout spécialement notre gratitude à Son Exc. Monseigneur l'Evêque de Langres. En faisant sienne, dans la *Semaine Religieuse* du diocèse, l'autorisation mentionnée ci-dessus, il a bien voulu spécifier qu'elle concernait notre revue ; celle-ci est heureuse de bénéficier, une fois de plus, de sa haute estime et de son efficace bienveillance.

Soutenus par ces encouragements, nous continuerons plus allègrement notre œuvre, nous efforçant, avec l'aide de Dieu, de demeurer fidèles à la règle d'or qui fut toujours celle de notre apostolat : *Sentire cum Ecclesia.*

A. ROZIER. F.-M. CATHERINET.

Langres, le 29 décembre 1951
En la fête de S. Thomas de Cantorbéry

Causerie de l'AMI sur les "Revues"

SOMMAIRE

I. Un livre cynique. — II. Les partis politiques italiens. — III. La réforme agraire en Italie. — IV. Mounier et le marxisme. — V. La crise de la civilisation. — VI. Le drame de la science. — VII. Sur les routes de Yougoslavie. — VIII. La destruction des mouches. IX. La lutte contre la mauvaise presse. — X. Le courage des chrétiens de Chine. — XI. La Science éloigne-t-elle de Dieu ?

I

La radio française diffuse chaque dimanche matin, par la voix de M. André Delacour, un aperçu des principaux articles de Revue parus dans la semaine. Il arrive, naturellement, que certains des articles analysés dans cette diffusion soient aussi, à mon sens, à retenir pour la présente Causerie. C'est le cas de l'étude intitulée par M. Robert

25,312

d'Harcourt : *Ernst von Salomon ou la Confession du cynisme*, dans la *Revue de Paris* de novembre 1951.

Ernst von Salomon est connu déjà ; il fut l'assassin de Rathenau, en juin 1922. Rathenau, selon M. Ludwig, était le seul homme politique allemand de l'entre-deux guerres, qui eût totalement renoncé à l'idée de conquête ; il était pour cette raison une victime toute désignée pour les extrémistes. Salomon était de ces derniers. Déjà connu aussi par un livre qui a été traduit en français, les *Réprouvés*, Salomon vient d'en publier un autre, qui a fait, en Allemagne, un bruit énorme, et qui ne peut y faire que beaucoup de mal. Ce livre a pour titre *Le Questionnaire*. Les alliés, en effet, en 1945, répandirent dans toute l'Allemagne un *questionnaire* auquel tous devaient répondre. On y trouvait 131 questions. On devine que cette mesure, assez naïve, avait pour but de faciliter la « dénazification » ou « épuration » de l'Allemagne. Or, Salomon, profitant de ce que la censure préalable vient d'être supprimée en Allemagne, a eu l'idée ingénieuse de construire son livre sur les questions mêmes du formulaire allié. Il a pu de la sorte tourner en dérision copieusement le fameux questionnaire, en le retournant pour ainsi dire contre lui-même. Il fait, de cette manière, à la fois son autobiographie et l'histoire des 30 dernières années en Allemagne.

Trois étapes, dans sa vie à lui. Premièrement, période pré-hitlérienne. Il appelle cela « les années magnifiques » ; ce sont des années de complots, d'intrigues, de coups de main, des années d'ombre et de sang. C'est alors qu'Erzberger et Rathenau tombent sous les balles des meurtriers. Salomon a un joli mot pour caractériser ces horreurs. A l'en croire, ce sont de simples « gamineries ». Au lieu de jouer aux barres, ces « gamins » jouaient à la bombe. Différence insignifiante ! C'est de la *Jugend-Psychose*, « psychose de puberté » !

Deuxième étape. Hitler arrive. Il prend le pouvoir. Aux yeux de Salomon, il a une « tare », c'est d'avoir été élu, d'être sorti des urnes. Salomon déteste et méprise la démocratie. Il ne fut donc pas nazi, mais il travailla pour le parti en faisant des livrets de films pour la propagande. Gœbbels lui en est reconnaissant. Il gagne beaucoup d'argent, « trois fois plus, dit-il, que si j'avais été Gauleiter ». Il a un bel appartement, une jolie juive pour maîtresse. Il s'embourgeoise, vit grassement. Et il le dit en termes élégants, comme on va en juger :

« Nous avons bouffé et nous sommes saoulé la gueule comme des capitalistes... Je confesse qu'en ce temps-là je n'ai pas pensé une seule fois à ceux de mes contemporains qui étaient au camp de concentration. Ils m'ont rendu la pareille, en pensant tout aussi peu à moi quand j'étais moi-même au bagne. »

Au cours du livre, l'écrivain brosse vivement toutes sortes de silhouettes : Hitler, Ebert, Hans Grimm, Canaris, Claus Heim, Heinrich Hoffmann, le photographe du Führer, Rœhm, « le lansquenet », Himmler enfin, dont il dit qu'il était « un brave père de famille aimant le travail exact ». Nous connaissons par ailleurs son travail « exact » : celui des chambres à gaz et des fours crématoires. Fouquier-Tinville aussi aimait le « travail exact ». Salmon avoue qu'il a assisté à l'effondrement de l'armée allemande :

« C'était donc là, écrit-il, le peuple qui était parti à la conquête du monde, dont le pas de victoire avait retenti sur toutes les routes du monde, jusque dans les profondeurs de l'Asie, jusqu'en Afrique. »

La troisième période de sa vie est celle de l'occupation américaine. Il y consacre 200 pages, elles sont un long cri de haine et un réquisitoire passionné. Lui qui approuvait la bombe, appliquée dans sa jeunesse aux « sales » républicains, il n'a pas pu digérer le bâton appliqué aux conservateurs comme lui. Il assimile les officiers américains aux tortionnaires nazis. Son odorat, en effet, a été offensé par l'odeur des baraques, il n'avait plus qu'une paire de chaussures, un petit bout de miroir et un morceau de savon ; peut-on admettre une telle déchéance ? Que sont auprès de telles humiliations infligées à Herr von Salomon les abominations de Buchenwald, de Dachau, d'Auschwitz ? Il est vrai que pendant que les millions de victimes de ces camps dorment dans les fosses communes, il peut, lui, maintenant qu'il est libre, déverser sa haine dans un livre, se venger de ses « bourreaux », narguer leur « libéralisme » en abusant de leur patience et de leur largeur d'esprit, pour les couvrir de boue. Ne va-t-il pas jusqu'à accuser les officiers américains non seulement d'être des brutes acharnées à cogner, mais de vulgaires détrousseurs, dont l'avidité se porte spécialement sur les montres... On a dit cela des officiers russes, dont beaucoup n'avaient jamais vu de montres ; on l'a dit des « voleurs de pendules », en 1870 ; on ne l'avait pas encore dit des officiers américains. Il était réservé à von Salomon de nous instruire sur ce détail !

La France aussi a sa place dans le livre : 60 pages environ. L'épisode entier est traité comme une réponse à la question 125 du *Questionnaire* : « Voyages à l'étranger ». Le sol allemand était devenu brûlant pour lui. Son éditeur l'envoya en France pour préparer un livre sur nous. Il vint en effet, traversa toute la France, alla jusqu'à St-Jean-de-Luz. Là, il fit la connaissance d'une jeune paysanne, très pieuse, dont il décrit le charme rustique, la grâce de souple petit animal, et naturellement, très vite, au milieu de l'indulgence de la nature et des hommes, la pauvre petite Marie devint sa maîtresse. Cela n'empêche pas le misérable de la peindre comme très dévote, très tourmentée de scrupules par son amour immoral, très divisée entre son confesseur et son amant ! Pour échapper à son séducteur, Marie se rend à Lourdes. Salomon l'y poursuit, la retrouve, la voit agenouillée pour le chemin de la Croix. Il se moque pesamment du spectacle que Lourdes lui offre. Il y a, chez ce cynique personnage, quelque chose de diabolique. Et il se glorifie d'avoir reconquis, à Lourdes même, sa victime ! C'est ce qu'il appelle « une gracieuse histoire d'amour » ou encore « *Boche in Frankreich* ». Ce dernier titre est le plus juste !

Pour terminer cette rapide analyse, nous dirons ce que nous avons constaté déjà, pour la dernière pièce de Sartre : ce n'est pas le livre qui est scandaleux, c'est surtout l'accueil qu'il a reçu. C'est un livre cher, environ 1500 fr. de notre monnaie. La vie est chère certes, mais la « saleté »

a un tel attrait ! En quelques semaines, 30.000 exemplaires du *Questionnaire* se sont vendus. L'éditeur se frotte les mains, l'auteur lui aussi. Signe des temps. M. Jules Romains, dans la même revue, appelle de telles époques « les époques de dislocation et de catastrophes ». Et il conseille, plutôt que de s'indigner sans fruit, de se mettre au balcon, pour contempler le spectacle, dans la « posture de dieu de l'Olympe ». C'est une philosophie. On nous permettra de la trouver bien courte !

II

Ne quittons pas ce numéro de novembre de la *Revue de Paris*, sans lui emprunter un aperçu des « *Partis politiques en Italie* », signé de trois étoiles.

Malaise général, en Italie : agitation sociale, bas salaires, coût élevé de la vie, chômage, lenteur des réformes sociales, mécontentement envers les Alliés qui ont traité le pays en ennemi, alors qu'il a collaboré à la victoire commune, pertes des anciennes colonies, difficultés sur Trieste. Tel est le bilan négatif. Inscrivons en face, stabilité gouvernementale, grâce au triomphe des démocrates chrétiens, conduits par Alcide de Gasperi. Volonté certaine du parti, qui groupe 48,5 % des voix (en 1948) d'entreprendre les réformes nécessaires. Finances d'Etat assainies, stabilité de la monnaie assurée, reconstruction nationale vivement poussée, réforme agraire amorcée. Mais voyons les forces en présence dans le pays.

I. — *Démocrates chrétiens.* — A. de Gasperi les définit « un parti du centre qui marche vers la gauche ». En fait c'est avant tout un parti « chrétien » en ce sens que c'est la religion catholique qui en est le lien principal, peut-être même unique. Il réunit en effet des monarchistes, des républicains, des libéraux, des artisans, des fonctionnaires, des employés, des syndicalistes, des chefs d'entreprise, des bourgeois riches, de grands propriétaires terriens. Il se donne comme le continuateur du mouvement créé en janvier 1919, par don Luigi Sturzo, sous le nom de « Parti populaire italien ». Mais il y a en lui deux causes de faiblesse, la première, c'est la variété même des opinions qu'il rassemble sans les fondre suffisamment dans ses rangs ; la seconde, c'est qu'il compte beaucoup plus de sympathisants que de véritables adhérents, c'est-à-dire de gens qui sont venus à lui, parce qu'ils voyaient le plus solide rempart contre le communisme, mais qui le quitteraient bien vite s'il ne les défendait plus contre ce péril. Ainsi divergences au sein du parti ; on y trouve une droite, un centre et une gauche. La position centriste est toutefois la plus forte et la plus modérée, en ce sens qu'elle est le plus éloignée des extrêmes, et c'est justement la position du chef du gouvernement. De Gasperi est une forte personnalité. Il le faut pour que, depuis six ans, il ait pu tenir en ses mains les rênes du pouvoir. Originaire du Trentin, député de son pays, à Vienne, avant le rattachement du Trentin à l'Italie, persécuté par le fascisme, de Gasperi, après de longues années d'effacement vécues à l'ombre du Vatican, puis dans la clandestinité, lors de l'occupation allemande, a mérité d'être à l'heure voulue le reconstructeur de son parti et du même coup celui de son pays. Mais il doit se défendre à droite et à gauche.

II. — *Le néo-fascisme.* — A sa droite, il voit grandir le néo-fascisme. Ce parti a pris le nom de « *Mouvement social italien* ». Il est en pleine croissance. Il n'avait eu que 2 % des suffrages, en avril 1948 ; mais aux élections municipales de 1951, il en a obtenu un peu plus de 7 %. Ce n'est pas encore énorme, mais c'est un « son de cloche ». Il se recrute dans la jeunesse universitaire, les classes moyennes, les nostalgiques de l'ancien fascisme. Il se présente comme l'ennemi juré du communisme, et, sous ce rapport, ressemble à notre gaullisme. Mais il préconise une république présidentielle, sur le modèle des U.S.A. Il affiche une neutralité bienveillante envers l'Eglise, mais ses membres ne cachent pas une pointe d'anticléricalisme. Il se défend d'être un parti de dictature et déclare que seule la personnalité exceptionnelle de Benito Mussolini a pu faire dévier son programme vers un régime totalitaire. Au surplus, il rappelle que, sous Mussolini, l'Italie se faisait respecter : elle avait du prestige ; il y avait plus d'ordre et de justice sociale. Le parti a de nombreux sympathisants dans le nord et dans l'extrême sud, notamment en Sicile. Le secrétaire politique du mouvement, inéligible jusqu'en 1953, pour avoir appartenu à la hiérarchie fasciste, est M. de Marsanich, 60 ans environ, ancien sous-secrétaire d'Etat au communications. Il est affable, subtil, énergique, mais ce n'est pas un entraîneur d'homme ; rien du condottiere.

III. — *Les communistes.* — De tous les pays en-deçà du rideau de fer, l'Italie est celui qui compte le plus d'inscrits au communisme : 2 1/2 millions, affirme le parti. Le parti a 129 députés, 65 sénateur ; il est renforcé du parti « nenniste », qui a 44 députés. Ensemble ils groupent 34 % du corps électoral, dont 22 % communistes, 12 % nennistes.

La force du communisme vient des malheurs de l'Italie, des 2 millions de chômeurs auxquels il promet du travail, des réformes sociales, du pain surtout. Il se recrute principalement parmi les désœuvrés des villes et des campagnes, grands centres industriels du nord, et zones rurales du midi où règne la misère. Même ceux que leurs convictions religieuses éloignent du bolchévisme théorique cherchent dans le parti une force capable de les arracher à leur infortune. On avait cru discerner un affaiblissement du communisme en Italie, comme en certains autres pays d'occident. Mais les récentes élections municipales, tout en lui faisant perdre des sièges en raison des coalitions formées contre lui, ont démontré qu'il n'avait pas perdu de suffrages. Le mouvement de dissidence intellectuelle d'Aldo Cucchi et de Valdo Magnani, n'a pas eu de suites.

Les communistes ont à leur tête Palmiro Togliatti, formé à l'école soviétique et qui garde, quoi qu'on ait dit, toute la confiance de Staline. Il a sur les masses italiennes un ascendant extraordinaire. Plus que de l'engouement, c'est presque de l'idolâtrie. A vrai dire, les communistes italiens sont surtout des opportunistes. Ils sont pour la plupart fort loin de l'idéologie marxiste, mais ils croient que ce parti peut seul améliorer leur condition. Ils ont peut-être des doutes sur le pacifisme de la Russie. Leur pacifisme à eux est réel.

Mais ils gardent leur confiance à la Russie comme représentant la cause des travailleurs du monde entier. En quoi, ils seraient probablement fort déçus s'ils pouvaient seulement visiter la Russie et y voir la condition réelle des travailleurs.

IV. — *Libéraux et monarchistes.* — Le parti libéral représente environ 3 % des électeurs ; ils gardent la tradition laïque de Giolitti et de Crispi. Ce sont les radicaux d'Italie. Divisé sur la question de participation ou non-participation au pouvoir, il est pour le moment en dehors du gouvernement. Les monarchistes ne sont, eux aussi, que 2 % du nombre des électeurs. La dynastie a sans doute des adhérents secrets, mais le vent est contre elle, et les électeurs préfèrent se porter du côté du vent.

V. — *Autres partis.* — Les sociaux-démocrates, parti socialiste anti-communiste de Saragat et Romita, groupent 7,77 % des voix, depuis les dernières élections municipales de 1951. Leur objectif est de ramener les « nennistes » au socialisme national. Mais ils ont d'abord à se guérir de leurs divisions internes. — Il y a aussi un *parti républicain* qui est surtout un parti de cadres et ne groupe que 2,43 % des suffrages. Les élections de 1953 auront à consacrer le prestige des démocrates-chrétiens, attaqués sur leur droite et sur leur gauche. C'est le grand problème de l'avenir pour l'Italie.

III

L'un des problèmes sociaux et politiques les plus urgents, mais aussi les plus difficiles à résoudre, dans la péninsule est, on l'a vu, celui de la *Réforme agraire.* Cette question est justement étudiée, avec précision, dans la *Revue de l'Action populaire,* novembre 1951, par M. A. Parlagreco.

Ce qui constitue la difficulté, dans ce domaine, c'est l'excédent de la population rurale et l'impossibilité : 1° de mettre au travail tous les bras qui sont offerts ; 2° de nourrir convenablement cette population rurale vouée à la misère.

L'Italie est un pays peu industrialisé. On ne peut donc dériver vers l'usine ces chômeurs de la campagne. L'Italie, en second lieu, manque de colonies et celles qu'elle avait, on les lui a enlevées. L'Italie, en outre, possède généralement un sol pauvre, avec quelques régions seulement d'une fertilité extraordinaire. La montagne apennine, la montagne alpine, les plateaux de l'Italie septentrionale, l'Italie centrale, l'Italie méridionale, la Sardaigne, sont des secteurs peu cultivables où l'homme dispute à une terre ingrate une maigre nourriture. Enfin, dernière infortune, il existe en Italie des *latifundia,* propriétés immenses, que les propriétaires louent à un fermier général, lequel sous-loue à de pauvres cultivateurs, et qui pour la plupart sont mal cultivées.

Quand on étudie la statistique de la répartition des terres en Italie, on constate, qu'il y a une prédominance de très petites propriétés — environ 65 % — mais ces exploitations minuscules se trouvent en face de grandes propriétés pratiquant la culture extensive, et qui possèdent par la force des choses le monopole de la production et des prix. De ce fait, il résulte qu'il y a une masse de petits cultivateurs ne pouvant se suffire et une autre masse de manœuvres, ouvriers agricoles, journaliers, qu'on appelle là-bas les *Braccianti,* toujours en quête d'un travail problématique pour nourrir leurs familles.

En France, nous avons une prédominance de propriétés qu'on peut appeler *familiales,* en ce sens qu'elles sont exploitées par une famille entière, avec l'aide tout au plus d'un ou deux salariés ou domestiques de ferme. Cela crée une population rurale, vivant en pleine nature, gardant par là même le contact avec la terre maternelle et les habitudes de travail, d'économie, d'honnêteté, qui sont traditionnelles chez nous, depuis toujours. En Italie, dans les régions surpeuplées de la campagne, il n'en est pas ainsi. Les régions cultivables sont mal percées de routes, mal drainées, souvent marécageuses et malsaines. Il s'ensuit que, surtout dans le sud-italien, les ruraux ne vivent pas dans leurs champs, mais sont entassés dans de gros bourgs, dans des hameaux où la famille rurale n'a pas son espace vital approprié.

« On peut donc dire, écrit M. Parlagreco, que la vie des cultivateurs dans les villages n'est pas une vraie vie rurale parce que la famille paysanne comme telle ne vit pas sur la terre et par conséquent ne peut pas réaliser cet ensemble de conditions naturelles qui permettent l'épanouissement des valeurs de la vie rurale. »

Chaque jour, les ruraux descendent de leur bourg ou de leur hameau, généralement perché sur une hauteur, pour aller souvent à plusieurs kilomètres travailler dans leurs champs. Ils ont tous les inconvénients de la vie citadine, la contagion des idées communistes, la propagation malsaine des mécontentements, des aigreurs, des revendications, trop souvent justes, à vrai dire, mais excessives dans leur exaspération. De là, le succès du communisme dans les campagnes italiennes. Le monde rural, en Italie, est ainsi composé :

1° Prédominance numérique de « braccianti », c'est-à-dire de journaliers, auxquels il faut joindre les petits métayers et fermiers que leur exploitation ne suffit pas à nourrir et qui vont en journée chez le voisin riche, quand ils le peuvent ;

2° Une couche peu nombreuse de cultivateurs de moyenne condition, formée d'exploitants autonomes et qui peuvent se suffire dans le domaine qu'ils cultivent.

3° Une bourgeoisie rurale où l'on compte les grands propriétaires, presque toujours absents de leurs terres, les régisseurs qui disposent de ces terres en les sous-louant et en percevant les fermages, enfin quelques gros propriétaires exploitants.

Le parti démocrate-chrétien se devait à lui-même et devait au pays d'aborder les problèmes complexes nés d'un tel état de choses. Il n'a pas manqué de le faire. Deux lois principales ont déjà été votées et mises en marche pour remédier aux maux connus de la situation rurale. C'est la loi n° 230, du 12 mai 1950, pour la colonisation du Plateau de la Sila, en Calabre, et la loi n° 841, du 21 octobre 1950, pour l'extension à d'autres parties du territoire des dispositions de la loi de la Sila.

Le mot *Sila* vient de l'usure du mot *Sylva,* la Forêt. Il désigne la région montagneuse de la Calabre, qui culmine au Mt Botte Donato, à 1930 m.

d'altitude. C'est un massif granitique aussi usé que son nom, et qui comporte avec de magnifiques forêts de pins, sur les hauteurs, des étendues de sol maigre. La loi qui concerne cette région a remis à un office, appelé *Opera per la Sila*, la charge de l'expropriation et de la redistribution des terres dans cette région déshéritée. Cet Office doit examiner les terrains, juger s'ils sont amendables, et il a le pouvoir d'exproprier tout ce qui dépasse 300 Ha de propriété individuelle, à la date du 15 nov. 1950. L'indemnité payée au propriétaire est versée en titres de dette publique, à 5 %, rachetables en 25 ans. L'Office procède ainsi : 1° expropriation, avant toutes choses, mais après examen des terres ; 2° tout à la fois distribution aux paysans, défrichement et transformation. Les bénéficiaires ont trois ans pour faire la preuve de leur capacité agricole et ils ont 30 ans pour payer leur propriété. Les communistes, redoutant l' « esprit propriétaire », se sont opposés le plus possible à cette clause, et préconisaient un bail emphytéotique de 99 ans, ne laissant pas au fermier l'espoir de devenir propriétaire. Mais cette opposition fut vaine.

La seconde loi indiquée ci-dessus, pour extension de la Loi de la Sila à d'autres territoires analogues de la péninsule ou des îles, a pris le nom de *Loi-Stralcio*, littéralement : « Loi-Fragment ». Elle est, en effet, taillée dans la loi plus générale en préparation, pour aller au plus pressé. Elle vise la redistribution d'environ 700.000 Ha de terres, qu'elle a confiée aux Offices suivants, indiquant le site géographique des terres en question : Office du Delta du Pô [1] ; des Marais de la Toscane et du Latium et du territoire de Fucino (Abruzzes) : Territoires du Volturno-Garigliano-Sele (Campanie), appartenant à l'Œuvre nationale des Anciens Combattants ; Pouilles et Lucanie ; Sardaigne. On compte sur la formation d'environ 100.000 propriétés paysannes, destinées à créer un nouvel équilibre social et à favoriser l'évolution des milieux ruraux.

En terminant son étude, qui comporte beaucoup de chiffres et de précisions que nous n'avons pu fournir ici, l'auteur indique ce que sera la tâche des catholiques italiens, dans ce domaine : 1° connaître à fond la question ; 2° travailler à influencer le milieu rural, pour le transformer moralement, en lui insufflant l'esprit catholique. Toute la jeunesse cléricale et laïque, l'Action catholique, la Fuci (Fédération universitaire catholique italienne), les Laureati (diplômés), les Acli (Association catholique des Travailleurs italiens) ont donc le devoir de s'appliquer aux problèmes techniques, économiques, juridiques et sociaux, concernant les milieux ruraux qu'ils peuvent atteindre et aider dans leur évolution immédiate.

> « La vie rurale italienne attend d'être soulevée par l'esprit de communauté sociale chrétienne que les catholiques sauront inspirer à toutes les organisations, à tous les milieux. »

IV

On a réuni récemment sous le titre *Feu la Chrétienté* une anthologie des articles et essais d'Emmanuel Mounier. Il en ressort que ce chrétien ardent et sincère eut, tout en préservant ses options personnelles, la passion de servir l'Eglise, et qu'il voulut, en constatant la disparition définitive de la Chrétienté d'autrefois, travailler à l'éclosion d'une nouvelle civilisation chrétienne. Il est intéressant, pour cette raison, de recueillir sur Mounier, né à Grenoble en 1905 et mort prématurément dans la nuit du 22 au 23 mars 1950, à Châtenay-Chalabry, le sentiment d'un catholique étranger.

C'est M. Frederick C. Copleston qui nous parle de lui dans la revue anglaise *The Month* d'octobre 1951, à propos de la publication en anglais d'un de ses ouvrages : *La petite Peur du* XX^e^ *siècle* (1948).

Mounier avait été reçu second au concours d'agrégation en philosophie, mais il n'entra jamais dans l'Université. Il fonda la revue si discutée *Esprit*, en 1932, et fut regardé comme le continuateur, non l'imitateur ni le copiste, de Péguy. Il professait une philosophie qu'il appelait le *Personnalisme* [2], dont le fondement était le respect de la personne, constituée avant tout par la liberté, mais aussi la volonté de l'*engagement*, c'est-à-dire de l'entrée volontaire au cœur des luttes contemporaines. M. Copleston estime, en ce qui le concerne, qu'il y avait de l'*exagération* dans un grand nombre des positions de Mounier. Quand il disait par exemple : « mieux vaut un mauvais choix que pas de choix du tout », en politique notamment, mais aussi en métaphysique et en morale, il énonçait un principe fort douteux. Il semble qu'il soit plus sage, plus moral, plus chrétien, de s'abstenir, quand on n'a pas la certitude d'aller au bien, ou quand on craint d'aller au mal. Quand il affirmait que les « hommes de Munich » étaient aussi coupables que les Nazis, M. Copleston le juge ainsi : « Cela me semble une exagération patente et j'ai peu de doute que Mounier aurait reconnu la chose, s'il avait été serré de près sur la matière ». Un fait qui déconcertait les amis de Mounier, et ils étaient fort nombreux, c'est qu'en toute chose, en toute discussion, en toute conjoncture nationale ou internationale, qu'il fût question de la Guerre civile espagnole, ou de Munich, ou de toute autre question, il était fortement « de gauche ». Il fut naturellement de la résistance, il alla au maquis, mais il fut contre les excès de la libération et contre l'explosion de rancunes et de revanche qui la déshonora.

Il avait pour le marxisme une indulgence, pour ne pas dire une sympathie qui étonne. Mais une chose est sûre c'est qu'il fut toujours sincère, droit, courageux.

> « Il fut, dit M. Copleston, un remarquable exemple du catholicisme vivant de la France actuelle, un homme de foi profonde, de grand courage et désintéressement, mais qui était doté, en outre, d'une compréhension sympathique pour les groupes et les mouvements envers lesquels le catholique est naturellement incliné à adopter une attitude purement hostile. »

La première partie de son ouvrage : *La petite Peur du* XX^e^ siècle, que le traducteur anglais a intitulé simplement *Be not afraid* — « *N'ayez pas*

[1] C'est ce delta immense qui a été ravagé par les inondations récentes.

[2] A noter que le fondateur du *Personnalisme* avait été Renouvier (1903).

peur ! » — est une réaction contre ce que Gilson a appelé les Terreurs de l'An Deux-Mille. Cette terreur, qui s'accuse dans un grand nombre de publications récentes, apparaissait à Mounier non « comme le fruit d'une prophétie profondément optimiste » (celle du second avènement du Christ), mais comme celui d'un « désordre général de structure et de foi ». Le christianisme a perdu son emprise sur le monde moderne. D'autre part, le rationalisme optimiste qui proclamait la victoire finale de la Science sur tous les fléaux qui accablent l'espèce humaine, a fait naufrage. On ne peut plus regarder le Progrès comme une source de salut. « Nos structures économiques, disait Mounier, et notre constitution sociologique révèlent chaque jour leur anachronisme, leur impuissance et l'absurdité de leur survivance. » L'esprit de l'homme du xx^e^ siècle est donc désorienté. Il se sent sous la menace de forces destructives déchaînées. Le mouvement *existentialiste* est pour une grande part l'expression de ce désespoir. Tel philosophe invoque le néant, tel autre déclare que l'homme est une « passion inutile », un troisième proclame l'absurdité de l'existence humaine et de l'histoire. Un théologien, comme Karl Barth, insiste sur les aspects apocalyptiques du christianisme et donne ainsi une théologie de la crise. Un romancier, comme Aldous Huxley donne de l'avenir humain des peintures hideuses et conseille de se réfugier dans un mysticisme de type oriental. On a vu plus haut, ajouterons-nous ici, que Jules Romains préconise l'attitude olympienne de l'homme au balcon. Il est des chrétiens qui s'irritent de la technicité moderne, du machinisme, de l'industrialisme, et dénoncent la *dépersonnalisation* qui en est la conséquence. Ils se servent donc du terme *personnalisme* pour combattre le marxisme, ce qui fait, entre leurs mains, du personnalisme un argument d' « ancien régime ». Mounier réagit vigoureusement contre cette tendance. L'ancien régime est devenu une utopie, un moyen d'esquiver les problèmes actuels. Mounier ne nie pas le message apocalyptique du christianisme, mais il rappelle que toute transition d'une ère à une autre a, au cours des âges, revêtu l'aspect de la « fin du monde ». Le monde finira, c'est sûr, mais quand ? Nul n'en sait rien, et le Christ lui-même a dit que c'était le secret du Père. Se tordre les mains de désespoir, devant le mal moderne, est une attitude peu chrétienne. Il faut affronter, il faut aller à l'assaut, il faut « s'engager ». Le progrès technique peut être capté, sur son parcours, par des forces démoniaques, mais, en soi, il n'est ni mauvais ni bon. Ne soyons pas manichéens. C'est l'homme qui use ou abuse. A mesure qu'il avance, il a plus de pouvoir, pour le mal comme pour le bien. Ce surcroît de puissance demande, selon le mot de Bergson, un « supplément d'âme ». Nul ne peut le tirer d'ailleurs que de la grâce divine qui coule à flots dans le christianisme.

« Il me semble, dit M. Copleston, que Mounier est indubitablement dans le vrai en refusant d'accorder qu'il y ait une incompatibilité radicale entre la civilisation technique et le christianisme. »

Il n'y a pas plus de lien nécessaire entre un tracteur et le matérialisme sans âme, qu'entre la charrue d'autrefois et ce même matérialisme. Le christianisme a, pour ainsi dire, baptisé la charrue, pourquoi n'en ferait-il pas autant du tracteur ? Quelqu'un me dénonçait récemment cette mentalité nouvelle du paysan aisé de notre temps : quand il est sur son tracteur, il lui semble qu'il est le roi de la terre ! Il en conçoit une sorte d'orgueil secret et profond qui le porte à mépriser la religion de son enfance. Je signale cette réflexion à mes lecteurs, n'étant pas à portée d'en vérifier moi-même la vérité. Il semble toutefois que la chose ne soit pas incurable.

Par ailleurs, M. Copleston est d'avis que Mounier a une foi excessive dans le mouvement actuel de l'histoire. Il reconnaît sans doute qu'une catastrophe est possible, mais il croit, au fond de lui-même, que la « révolution » qui approche ne sera qu'un facteur de progrès. Sans être, tant s'en faut, communiste, ni marxiste, Mounier pensait que l'avenir était à un communisme chrétien. L'idéal communiste lui souriait. Sur quoi M. Copleston note :

« Parler ainsi révèle, en vérité, une confusion entre l'idéal sincère de quelques communistes et l'esprit du communisme tel qu'il se manifeste et existe actuellement dans les méthodes concrètes et la politique du parti contrôlé par Moscou. Et, sans doute, un Anglais penserait-il probablement que l'idéal légitime de Mounier pourrait être assuré par d'autres moyens et sans aucun appel à la « révolution »... Que nous votions conservateur ou travailliste, nous ne voulons pas du communisme, et l'une des raisons pour lesquelles nous n'en voulons pas, c'est que nous sommes convaincus que l'humanisme qu'il professe et pour lequel Mounier avait une sympathie si étrange, est creux et marécageux. Et j'imagine que cette conviction est partagée par des millions de Russes, Polonais, Tchèques et Hongrois. »

Nous pouvons arrêter ici cette analyse du personnalisme de Mounier. Cet aperçu suffit à montrer que si l'on a pu parler de « continuation de Péguy » à propos de Mounier, on est avec celui-ci assez loin de la fermeté et des vues profondes de celui-là.

V

Be not afraid ! N'ayez pas peur ! Mounier avait donc voulu exorciser la peur de notre temps.

Qu'il y ait réussi, il ne semble guère. Nous avons cité ici même, dans notre Causerie du 8 novembre, un article de Charles Morgan, et nous avons pu intituler notre résumé : le désespoir contemporain et ses causes. Les manifestations de ce désespoir ne cessent de se multiplier. Nous en trouvons la preuve frappante dans un article très sombre de *La Revue des deux mondes* du 1^er^ novembre 1951, signé Louis Marlio, de l'Institut, avec ce titre : *La Civilisation en danger.*

« Jamais, dit cet article, époque n'a présenté, pour la civilisation, des perspectives à la fois aussi brillantes et aussi sombres. »

Voilà le paradoxe. Comment cela est-il possible ? Et d'abord, comment cela est-il constatable ?

M. Marlio expose les raisons d'optimisme. Elles sont nombreuses et puissantes. Population mondiale multipliée par 2 1/2, entre 1800 et 1940, mais population blanche, multipliée par 4, et en Amérique par 10. Extraordinaire développement économique : de 1860 à 1948, 45 fois plus de

charbon, 60 fois plus de fonte, aux Etats-Unis. Développement prodigieux des usages de l'électricité, des moyens de transport. Et nous voici entrés dans l'ère atomique, avec des possibilités presque indéfinies d'énergie au service de l'homme. Jamais le progrès n'a été plus éclatant, jamais la maîtrise de l'homme sur le monde n'a été plus étendue, plus dominatrice, plus prometteuse.

Qu'attend le monde pour être heureux ?

« Hélas ! reconnaît M. Marlio, en face de tous les progrès réalisés grâce au génie de l'homme, en face de tous les espoirs que la science met à la portée de notre main, nous assistons au désordre général de nos institutions et nous vivons sous le régime de la peur. »

Désordre des institutions politiques : envahissement excessif de l'Etat, dans tous les domaines, excès des réglementations, législation tellement surabondante qu'elle devient inapplicable, charges fiscales telles qu'il n'y a plus de refuge que dans la fraude généralisée. Mais, chose plus grave, l'Etat ayant tout envahi, et disposant de toutes les places, devient l'enjeu des appétits, des compétitions entre les partis. Il n'est plus question de justice, d'égalité, de fraternité, mais d'accès au pouvoir, de réélection, de triomphe du parti.

« La lutte pour le pouvoir, qui distribue les places et l'argent, devient plus âpre et plus violente. Elle n'est plus guidée par le souci de l'intérêt général, elle devient une *affaire* pour un ami, pour un groupe, pour un parti ou pour une classe. »

Nous assistons ainsi à la *dégradation morale* de la politique, au *déclin de la démocratie*.

Désordre des institutions économiques : dirigisme qui ne dirige rien ou dirige tout de travers ; crises de chômage, grèves incessantes, pour des raisons souvent sans rapport avec les intérêts des ouvriers ; barrières douanières entre les peuples, surproduction chez certains peuples, sous-consommation chez les autres.

Désordre dans l'individu : moralité diminuée, à la faveur des guerres, des répressions féroces, des camps de concentration, des exécutions massives, des haines raciales ou des oppositions économiques : en Allemagne, liquidation des Juifs, en Russie, des *koulaks* et autres « ennemis du régime », en Chine, liquidation, dit-on, de 8.000 prisonniers de guerre, et mesures terroristes contre la religion chrétienne, procès scandaleux, dans les pays satellites, etc... Apathie générale, égoïsme, diminution intellectuelle, réduction de millions d'hommes à l'état de robots, de rouages, d'esclaves de la technique. Par dessus tout, l'homme déshumanisé, rabaissé, ramené terre-à-terre, *déspiritualisé :*

« C'est probablement le phénomène le plus dommageable de l'époque moderne, remarque très justement M. Marlio. Battue en brèche par les philosophes du XVIIIe siècle, sapée par la critique des savants positivistes du XIXe siècle, et par les persécutions totalitaires du XXe siècle, la religion est en déclin, dans le monde entier. Jamais cette désertion devant la foi n'a eu des conséquences aussi funestes qu'à notre époque, où les dangers de toute nature nous menacent, où l'incertitude du lendemain nous presse, où la nécessité d'une évolution rapide vers un monde nouveau réclame la croyance à une puissance surnaturelle, donnant à l'homme angoissé à la fois directives, consolation et espérance. »

Au lieu de se réfugier en Dieu, les masses se jettent au devant de la dictature, ou se portent aux antichambres des « voyantes ».

Le règne de la peur. Et enfin, M. Marlio parle de la peur :

« En réalité, dit-il, l'homme d'aujourd'hui vit hypnotisé par la peur sous toutes ses formes. Celle-ci nous épie et nous guette. Elle assiste à nos entretiens, elle participe à nos décisions. Ainsi que le disait le grand physicien américain Urey : « Nous mangeons la peur, nous dormons la peur. »

Peur de quoi ? De tout. Peur de la guerre, peur de la bombe atomique, de la guerre bactériologique, de la famine, des nuages radio-actifs. Peur d'être attaqués par surprise, peur d'attaquer nous-mêmes trop tôt ou trop tard. Peur en outre du communisme tentaculaire, peur de voir détruire nos libertés, nos valeurs humaines, tout ce qui donne un prix à la vie. Peur de la dictature, sous n'importe quelle forme ; peur de l'anarchie et de l'arbitraire dans l'Etat ; peur de la bureaucratie montante, de la dévaluation menaçante, de la fiscalité dévorante. Peur de la propagande, peur du silence même, peur du progrès technique. Oui, même cela, selon M. Marlio :

« Nous avons peur, dit-il, de la science et du progrès technique, largement responsables du chaos actuel ; le savant a peur de son propre succès... Nous avons peur de notre propre puissance et, devant les moyens nouveaux dont nous pourrions nous servir, nous hésitons, nous avons le vertige. Nous avons peur du présent et plus encore de l'avenir. Nous avons peur des autres comme de nous-mêmes et, dans ce désordre généralisé qui nous oppresse et nous paralyse, nous avons peur d'agir et d'entreprendre et nous nous asseyons tristement en attendant le miracle. »

VI

Parvenu à ce point de son exposé, M. Marlio, qui cependant, nous déclare-t-il, n'a perdu ni l'espoir, ni la foi, et qui conclura par des paroles de confiance, en vient au problème central, qu'il appelle *Le Drame de la Science.* Il y a 50 ans, dit-il, la science n'avait que des admirateurs. On voyait en elle le substitut de la religion. Renan proclamait fièrement, au nom de la science : « Nous organiserons l'humanité et après cela nous organiserons Dieu ! »

Comme tout a changé. On entend proférer des menaces : « Il est temps, déclare René Barjavel, le 28 décembre 1949, dans *La Bourse Egyptienne*, de commencer à pendre des savants ». Même des savants en viennent à douter de la science. « Les mathématiques elles-mêmes, dit M. Le Lionnais, ont maintenant leurs incertitudes, voir leurs contradictions »[3].

Et M. Armand Denjoy renchérit sur lui :

« La science, écrit-il... ne se présente plus à nos yeux comme l'inébranlable construction édifiée sur le roc, bâtie de matériaux bravant l'éternité, sans cesse accrue d'assises et de dépendances nouvelles, mais toujours définitives. La science est un vaisseau engagé sur une mer mouvante ; ...nous renonçons au rêve ingénu et vain d'aborder jamais au rivage d'une causalité originelle et unique ; ...la science cherche sa lumière dans la nuit qu'elle a devant elle et non plus dans les clartés qu'elle a dépassées. »

[3] Dans *Cahiers du Sud*, Paris, 1948 : *Les grands courants de la pensée mathématique.*

Cela veut dire que le relativisme d'Einstein a ruiné les fondements de la science, que chaque découverte majeure « pose plus de problèmes qu'elle n'en résout ».

Autre aspect du travail scientifique : il est devenu si dangereux, qu'il faut l'enfermer, l'entourer de mystère, de barrières infranchissables, de plus le cloisonner, réserver à un tout petit nombre d'hommes la direction, dont le fil est aux mains de ce qu'il y a de plus instable, de plus incertain, de plus dangereux au monde : *la politique internationale*. Pour ces raisons, l'*angoisse*, dit M. Marlio, étreint tous les savants, angoisse *intellectuelle*, mais surtout *morale*. Travaillent-ils vraiment pour le bien et le bonheur de l'homme ? Travaillent-ils pour Lucifer, pour les ténèbres, pour la destruction, pour la mort ?

Ils n'en savent rien. Ce qu'ils savent, c'est que l'*application de leurs découvertes* ne leur appartient pas, qu'elle dépend de la diplomatie, de la politique, c'est-à-dire des passions, des ambitions, des jalousies, des envies, des violences, des vices, des caprices de ceux qui ont en mains les destinées des peuples. Et ce que les savants n'ignorent pas, c'est que « le cadeau que la science nous offre d'une main n'est pas du même ordre que le danger dont elle nous menace de l'autre ». Et cela est vrai dans tous les domaines. La science est infiniment plus puissante pour détruire que pour construire. Une petite bombe atomique peut détruire en une seconde une de nos *cathédrales gothiques*, alors qu'il a fallu trois siècles, à des milliers d'hommes, pour les édifier, et qu'il serait probablement impossible de les reconstruire !

Il en est de même dans le monde moral : il a fallu des siècles pour civiliser l'humanité, au moyen de l'Evangile, par une doctrine d'amour, de justice et de liberté. Il a suffi de 50 ans et de deux guerres pour frapper, peut-être à mort, cette civilisation, gratter jusqu'au vernis qu'elle avait revêtu, laisser éclater partout les doctrines de violence, l'appel à la force, l'emprise des dictatures matérialistes, provoquer l'abrutissement, par matérialisation, misère, ou ignorance, d'une grande partie de l'humanité !

Quel remède à tant de maux ? « *Pouvons-nous*, demande M. Marlio, *mettre la science en congé?* » Il paraît que nombre de savants se posent la question. L'un d'eux, M. Dupréel, professeur à l'Université de Bruxelles, écrivait, dès 1928, dans *Deux essais sur le Progrès*, p. 120 :

« Les meilleurs esprits pourraient bien se soumettre en nombre croissant à ce précepte : favoriser un ralentissement dans l'accumulation incohérente des progrès techniques, afin de permettre à certaines conventions salutaires, à certaines habitudes de la pensée de s'établir et de s'affermir. Faire en sorte que la vitesse du progrès technique cesse de rendre de plus en plus précaire le travail d'aménagement dévolu à la technique sociale et qui seul permet aux nouveautés de toutes sortes de demeurer ou de devenir un bienfait. »

Plus récemment, un publiciste américain proposait très sérieusement de confier à l'O.N.U. l'extraction de tous les minerais connus d'uranium « pour les jeter à la mer » !

Seulement, cette solution est impossible et doublement. 1° La peur réciproque des grands peuples leur fait redouter que l'avantage passe à l'adversaire, que le désarmement soit unilatéral, qu'il devienne ainsi la préface de l'esclavage ! Plutôt la mort de la planète qu'une telle catastrophe !

2° On a fondé tant d'espoirs sur l'énergie atomique, on aura tant besoin d'elle, prochainement, pour remplacer les sources actuelles d'énergie, charbon et pétrole notamment, qu'il est impossible d'arrêter les *recherches atomiques*, qui ont provoqué comme une attente, une faim et une soif de l'humanité entière, en quête de merveilles nouvelles !

Que faire donc ? M. Marlio conclut en prêchant une *nouvelle croisade*. Mais ici il faut lui céder la parole :

« Cherchons, dit-il, à établir scientifiquement les causes du mal, afin d'en déduire les remèdes appropriés. Guidés par un petit nombre d'idées générales, abordons avec un esprit neuf la réforme des institutions politiques, économiques et sociales, sur le plan national et international ; cherchons *les moyens de restaurer les valeurs morales sans lesquelles les réformes les plus raisonnables ou les plus hardies ne sauraient durer*[4]. Pour poursuivre cette croisade, faisons appel à tous les hommes de bonne volonté, à toutes les forces spirituelles, intellectuelles et morales qui peuvent nous apporter leur coopération... »

Finalement, n'admettons jamais cette alliance barbare et contre nature entre la science et la guerre. Ce n'est pas la science qui est dangereuse, c'est son mauvais emploi. Et ce mauvais emploi découle des passions de l'homme. Les savants ont mis leur intelligence à devenir les maîtres de la matière. Qu'ils la mettent désormais à devenir les maîtres de la mauvaise nature ! Ne mettons pas la science en congé, chose impossible, comme nous l'avons dit, mais que la science *se tourne à aimer*. On sait que le mot est de Bossuet, et il devient d'une actualité tragique.

« Cherchons donc à dénouer, dit M. Marlio, ce cercle infernal dans lequel nous sommes aujourd'hui emprisonnés. C'est une œuvre difficile, mais qui n'a rien d'impossible... Si l'homme est convaincu de la nécessité et du succès possible d'une grande œuvre de reconstruction, il sera lui-même surpris de voir que... la science sera son alliée et non plus son ennemie. Ne désespérons pas ! »

VII

Descendons de ces hauteurs et suivons M. Yves Brossard, qui, dans les *Etudes* de novembre 1951, nous entraîne « *Sur les Routes de Yougoslavie* ».

En fait de routes, il paraît du reste que nous serons fort mal servis. Le réseau routier yougoslave « est extrêmement pauvre et en très mauvais état ». Peu, très peu de circulation automobile. Par contre, paysage splendide.

La Croatie est catholique. « On y accueille, en général, assez cordialement les Français, qui semblent avoir su se rendre sympathiques, même lorsqu'ils étaient occupants. »

De Zagreb à Belgrade, grande plaine, terre noire, très fertile, mais procédés de culture « étrangement archaïques ». Après Belgrade, on voit apparaître l'alphabet cyrillique. La religion est « orthodoxe ». Population paysanne laborieuse, levée de

[4] C'est moi qui souligne. Pour nous, l'expérience des siècles est là pour prouver qu'il n'y a pas de restauration des valeurs morales possible en dehors de l'Evangile. Nous ne cesserons de le redire.

bonne heure, très pauvre, mal vêtue, conduisant des chars préhistoriques, traînés par des buffles noirs. Le paysan ne sait pas un mot de français, cela va de soi, mais il aime à s'arrêter, à causer par gestes, à faire cadeau de quelque poulet, ou d'eau de vie, de piments doux ou de tomates, de n'importe quoi, pourvu qu'il donne, en dépit de son extrême pauvreté. Voici l'un d'eux. En voyant les Français, il a écrit sur un bout de papier : 1916-1918 ! Cela veut tout dire pour lui ! Il embrasse ces Français qui passent et dont il ignore la langue. Il leur dit, avec des gestes d'horreur : « Communisme, pouah !... Communisme, no gut !... Communisme, no good !... Communisme, pas bon ! » Ou encore, avec une mimique impayable :

« Ceux du parti, gros et gras ; les paysans, très maigres. Peu de chose à manger, rien pour s'habiller. »

Et quelle joie pour la vieille mère de pleurer d'attendrissement en écoutant des chansons françaises accompagnées sur la guitare, et de trouver dans ses poches cette chose invraisemblable pour elle, qu'on lui a glissée : des morceaux de sucre, du vrai ! Et pour le Serbe lui-même, quel retour triomphal chez lui, tard dans la nuit, en rapportant une pipe et un peu de tabac ! Et partout, ainsi, l'accueil est très sympathique. Les mains sont tendues, les enfants viennent essayer les bribes de français appris à l'école.

Mais quelle impression rapporte-t-on du voyage ? Le pays, tout le pays est pauvre. Dans les grandes villes, on fait queue devant les boutiques de ravitaillement, et souvent on ne rapporte rien ! Beaucoup d'enfants, qui se baignent toute la journée dans la Save ou le Danube, sont squelettiques. Point de sucre, ni de chocolat, pain insuffisant, viande introuvable. Et tout est cher.

« Nous avons vu des ouvriers qui gagnaient en fait — c'est-à-dire en monnaie française comparée — entre 2.000 et 2.500 fr. par mois, non pas des manœuvres, mais des spécialistes : un électricien, une couturière. »

Avec son salaire d'un jour, un ouvrier peut s'offrir tout juste un paquet et demi de cigarettes ordinaires. Il faut deux ans de travail pour se payer un poste de radio, à condition d'avoir la permission de l'acheter ! Le tissu est très rationné et très cher. Le pain, rationné, vaut de 70 à 80 fr. le kilo. L'aliment le plus répandu est la pastèque, peu nutritive et qui coûte encore de 30 à 40 fr. le kilo. « Je me demande, dit M. Brossard, comment peuvent vivre les Yougoslaves ». Que deviennent, en tout cela, ajouterai-je, les théories scientifiques sur le nombre de calories indispensables à la vie d'un homme ?

Malgré sa pauvreté, la population demeure très digne, très fière. On ne quémande pas auprès du touriste. A peine veut-on accepter quelque chose, après avoir rendu service, et cela même chez les enfants. Ce qui est le plus choquant, dans cette misère, c'est l'arbitraire des distributions. Aucune justice sociale. Le parti communiste monopolise tout et répartit les denrées selon le bon plaisir de ses fonctionnaires. A côté de la pénurie de la masse, on voit, à Zagreb, à Belgrade, de splendides restaurants, avec un personnel stylé, terrasse illuminée, orchestre, et dîners somptueux. Et tout cela sous la protection de l'étoile rouge communiste, éclairée au néon. O égalité, fraternité, liberté !... Au lieu de ces trois grandes idéalités, la peur !

Nous trouvons donc la peur partout, sur notre route, même lorsque nous voulons la fuir. Ici, c'est la peur du parti, de la police, de l'espionnage, d'une dénonciation. Au milieu de tout cela, que devient la religion ?

« J'ai vu prier des Musulmans en Macédoine. Les orthodoxes sont officiellement ralliés au régime. Et les popes vivent certainement très près du peuple. Je me suis intéressé surtout au sort des catholiques. »

Il y a principalement deux provinces très catholiques, la Croatie et la Slovénie. Elles ont été traitées durement, avec des milliers de massacres et d'assassinats. Mgr Stepinak et plus de 100 prêtres de Zagreb même sont encore en prison [5]. Cependant le catholicisme est vivant.

« Je ne crois pas qu'il soit possible à un pays catholique d'entretenir, de décorer, de fleurir mieux qu'en Croatie et en Slovénie tous les calvaires, statues de la Vierge et petites chapelles qui se dressent aux extrémités des champs, dans les villages et aux croisées des chemins. Un dimanche matin, nous avons vu des jeunes gens et des hommes assister à la messe à l'extérieur d'une église trop pleine. A la cathédrale de Zagreb, un matin, en semaine, il y avait de 100 à 200 personnes agenouillées, priant avec une piété qui ne trompe pas. Une vingtaine de prêtres disaient la messe. Les autels, même les petits autels secondaires, étaient ornés de fleurs fraîches. Des hommes servaient les messes. Et je pensais qu'à la même heure, Notre-Dame de Paris et plus d'une cathédrale de France auraient paru bien mortes aux yeux d'un catholique de Zagreb. »

Mais ces dehors ne doivent pas nous faire illusion sur la liberté réelle de l'Eglise catholique. Notre voyageur a pu parler — en latin — avec un prêtre de Zagreb. Et ce prêtre lui a dit :

« Oui, toutes les églises de Zagreb sont ouvertes. Y entre qui veut. Il y a du monde le dimanche et même le matin en semaine. Mais pour comprendre la situation des catholiques en Yougoslavie, il ne faut pas se contenter de voir, il faut y vivre..

Sommes-nous libres ? Oui, pensez-vous, parce que vous voyez les églises ouvertes ! Au fond, vous ne soupçonnez rien. Si, le dimanche, tout le monde peut venir à la messe, le lendemain, les enfants, à l'école, et les hommes, dans l'administration, peuvent être appelés à répondre de cette présence à la messe. Oui, il existe à Zagreb un petit et un grand séminaire. Mais avec l'école officielle, demain nous n'aurons plus personne. — Pourtant, il existe en France, une école officielle... — En France, c'est une chose, en Yougoslavie, c'est autre chose... »

Chose curieuse, il y a au gouvernement même, en ce moment, un ministre qui est prêtre catholique et qui dit sa messe tous les jours. Il est très bon pour ses confrères, fait son possible pour atténuer les heurts, s'efforce de rendre service ; mais son influence est limitée.

M. Brossard eut, à Belgrade, cette fois, une autre conversation avec un prêtre. Là, on est en pays orthodoxe. Il n'existe que 5 églises ou chapelles catholiques, très surveillées. Mais les prêtres circulent en soutane. On peut rendre visite à l'évê-

[5] Mgr Stepinak a été libéré, le 5 décembre 1951, après 5 ans de prison.

que facilement. Rome a un représentant. Le prêtre interrogé déclara :

« La persécution a été pour nous comme un bain. Après un bain, on est plus propre et on se sent plus vigoureux. La persécution a causé l'abandon de certains chrétiens. Mais cela vaut mieux. Ceux qui restent sont solides et fiers d'être chrétiens. Quant à moi, je suis libre d'accomplir tous les devoirs de ma charge sacerdotale. »

Et comme, M. Brossard lui parlait de l'état d'esprit apeuré et inquiet qu'il avait trouvé en Croatie, son interlocuteur ne lui cacha pas qu'il était presque seul à penser que la persécution pouvait préparer de plus beaux lendemains. Il observa aussi que des raisons purement politiques ont agi, en Croatie, contre le clergé. On accuse les prêtres de là-bas d'avoir été *collaborateurs*. L'Eglise de Croatie avait l'habitude de compter sur la protection de l'Etat autrichien. L'erreur, aujourd'hui, serait pour certains jeunes, de se rallier au régime actuel, parce que l'on a toujours vécu dans la pensée de s'appuyer sur le pouvoir civil. En France, disait le prêtre de Belgrade, vous avez résolu depuis longtemps ce problème de la liberté de l'Eglise envers l'Etat. Ici, la question n'est pas mûre. Et comme M. Brossard expliquait à son interlocuteur ce qui se fait en France, le jaillissement d'idées, d'initiatives, de mouvements qui marque le renouveau de l'esprit catholique dans notre pays, le prêtre yougoslave lui répondit :

« C'est la première fois que je parle de tout cela. A en parler, il me semble que je me sens meilleur. »

En conclusion, M. Brossard déclare qu'il a entendu très souvent cette remarque :

« Depuis trois ans, cela s'est tellement amélioré ! La situation n'est pas comparable ! »

Trois ans, c'est l'époque de la « rébellion de Tito » contre le Kominform. Il y a une remontée certaine vers la santé, vers la liberté, vers la stabilité. Mais il faut unifier un pays qui reste divisé. Il faut faire démarrer l'industrie et le commerce, sans que la Serbie devienne pour autant, une « colonie américaine », comme il semble bien que ce soit le cas de la Grèce, beaucoup plus riche et prospère que la Serbie. Problèmes de demain ! [6]

VIII

Sujet tout différent de causerie avec le P. G. Bosio, dans la *Civiltà cattolica* du 20 octobre 1951. Il nous parle en effet de la mouche, cette compagne inévitable de l'homme, sous ce titre : « *Détruirons-nous les mouches ?* » Cela fait penser tout de suite au mot touchant du saint Curé d'Ars, sur son lit de mort : « Laissez-moi donc mes pauvres mouches ! » Il en avait trouvé, lui, l'utilisation.

« La mouche, commence le P. Bosio, est la compagne inséparable de l'homme ». Elle ne manque que dans les régions polaires, dans certaines régions de l'Inde méridionale. Elle trouve matière inépuisable à sa nourriture autour de nous : fruits mûrs, surtout la poire, poisson et lait, viande, miel, sucre, substances végétales diverses, mélasse et par dessus tout matières organiques en putréfaction, exsudats des pansements, etc. Elle a sans doute des ennemis agiles ou astucieux, tels que la *Salticus scenicus*, araignée sautante, et en général toutes les araignées tisseuses, certains oiseaux, voire même certaines plantes, comme l'*Empusa muscœ*, sorte de champignon qui envahit le corps de la mouche et la fait périr. Mais contre ses adversaires, elle a en premier lieu son agilité peu commune, et principalement sa fécondité inépuisable. Elle pond sans relâche. Durant la belle saison, sa vie ne dépasse pas 60 jours, mais pendant ce temps, elle pond de 2 à 3.000 œufs, par paquets de 120 à 150, tous les deux ou trois jours. On a calculé que d'avril à septembre, et en l'absence de tout obstacle, une seule mouche pourrait donner naissance à plusieurs milliards de mouches.

On se tromperait beaucoup, si on se bornait à déclarer que la mouche est un insecte ennuyeux, elle est bien plus encore un insecte dangereux. Sans doute, elle a quelque chose de diabolique, pourrait-on dire, par l'acharnement de ses obsessions. Vous la chassez sur votre front ou votre nez, dix fois de suite, et elle revient dix fois ! C'est comme certaines tentations dont on ne pourrait se débarrasser ! Mais ce qui est plus grave, c'est qu'elle véhicule toutes sortes de microbes. Elle est responsable de la propagation de la dysenterie, de la diarrhée épidémique, du choléra, du typhus, et même de la peste bubonique, probablement aussi de la tuberculose, de l'anthrax et, selon certains, même de la lèpre. Cette liste est du reste inachevée et la polyomiélite, la dysenterie amibienne, et d'autres maladies encore nous viennent très probablement de la mouche. Elle n'est qu'une « porteuse » de germes, mais elle s'acquitte fort bien — fort mal pour nous — de cette fonction. Tout son corps est abondamment garni de petits poils, de crochets lui permettant de marcher à un plafond, le dos en dessous. Tous ces appendices sont aptes à recueillir les bacilles, à les promener partout, à les déposer sur les lèvres d'un enfant au berceau, à les plonger dans une jatte de lait, à les déposer sur un gâteau à l'étalage ou sur notre table, etc. Et elle voyage avec une telle légèreté, une activité si infatigable, que tout ce qui est laissé à sa portée peut être en un tournemain contaminé de façon irrémédiable ! On ne saurait donc trop se méfier de la mouche, prendre trop de précautions contre ses forfaits ! On a fait sur ce point des recherches minutieuses, dont les résultats ont été effarants. Si l'on a trouvé des mouches ne portant que 16.000 bactéries, on en a rencontré d'autres qui en avaient plus de 26 millions ! Et J. Parisot et L. Fermier ont publié, en 1934 une étude dans laquelle ils communiquaient l'expérience suivante : une seule mouche avait été laissée en contact avec un demi-litre de lait (rigoureusement pasteurisé) pendant 24 heures, à la température ordinaire. Le lait fut souillé et les microbes se multiplièrent au point qu'au terme de l'expérience, on en pouvait compter 10 milliards par cm^3. Et comme un demi-litre représente 500 cm^3...

Passons donc à la lutte contre les mouches. On avait mis de grands espoirs dans le fameux DDT, abréviation commode pour : *dichlorodiphéniltrichloroétane*, mot long et difficile à retenir et même à prononcer ! Ce produit fut synthétisé pour la pre-

[6] On trouvera un son de cloche sensiblement identique dans *Sélection* de décembre 1951, sous ce titre : *La Yougoslavie sans fard.*

mière fois par Othmar Zeidler, en 1874, en Suisse, mais il resta pure curiosité scientifique jusqu'au jour où, toujours en Suisse, P. Müller en révéla l'action puisante contre le doryphore, en 1936. Il fut breveté par J. R. Geigy, à Bâle, et en 1942, le gouvernement anglais en ayant eu connaissance, informa le gouvernement américain, qui cherchait justement un insecticide pour défendre les soldats de la maladaria et du typhus, en Extrême-Orient. Sous la direction de F. C. Bishopp, 29 savants américains se mirent à étudier le DDT, et à la fin de 1943, des quantités énormes de poudre insecticide ou en émulsion liquide partirent pour l'armée américaine. Le DDT se montra merveilleux contre 150 insectes, dont la mouche domestique. En Italie, notamment, lors de la reprise du pays par les Alliés, le DDT fit merveille. Le P. Bosio dit expressément que l'on se rappelle *avec regret*, les années 1945-1947, où l'on put croire, en Italie, que l'on était délivré à jamais de la mouche. Il en avait péri des milliards ! Mais, nous avons souligné les mots « *avec regret* », parce que, hélas ! les mouches sont revenues ! On en accusa d'abord la mauvaise qualité des produits, ou la négligence des agents d'exécution. Pas du tout, il a fallu se rendre à l'évidence. Le DDT ne tue plus toutes les mouches et celles qui restent se multiplient d'autant plus qu'elles ont le champ libre ! Deux explications à cela : on a dit 1° certaines mouches n'ayant pas péri, se sont habituées à l'insecticide et par là immunisées. Mais, on soutient maintenant, en Italie, 2° que certaines mouches — variétés de la *Musca domestica* — possèdent *naturellement* le pouvoir de résistance au DDT. Dès 1946, Peach, collaborateur de la Geigy, signalait qu'à Arnaes (Suède septentrionale), la presque totalité des mouches était insensible au DDT. Puis, en 1947 G. Saccà, en 1948 I. Neri, ont fait la preuve que dans les Marais Pontins, certaines mouches, mises en contact avec le DDT durant 2 à 5 heures, étaient restées vivantes, bien qu'avec des signes d'intoxication. Depuis ce temps, on a signalé des mouches *résistantes* au Danemark, en Hongrie, etc. Nous voilà donc mis en échec, sur ce point, par ce petit animal.

Il a fallu chercher autre chose. On a découvert deux autres « tue-mouches » — sans rapport avec le champignon qui porte ce nom : *amanita muscaria*, l'un en Angleterre, l'autre en Amérique. Le premier se nomme *Hexachlorocyclohexane* ou *Benzène Hexachloride*, en abrégé : soit BHC, soit 666 (6 atomes de carbone, 6 d'hydrogène, 6 de chlore), soit *Gammahexane*. Mais son emploi a quelques inconvénients : d'une part son action est de peu de durée, quand on en arrose les murs à préserver ; d'autre part, il répand une odeur de moisi, qui provoque des nausées ou des maux de tête.

Le second produit est composé de 10 atomes de carbone, 6 d'hydrogène et 8 de chlore, d'où son nom d'*Octa-Chlore*, ou *Velsicol 1608*, ou enfin *Chlordan*. Le produit commercial est un liquide très épais, visqueux, de couleur jaune - brune à noire, insoluble dans l'eau, et il est employé sous forme de solutions ou de poudres diverses. C'est le remède infaillible contre les criquets ou sauterelles, mais il n'est pas moins efficace contre la mouche *résistante* au DDT. Il ne cause aucun malaise à l'homme et son action résiduelle, sur les murs aspergés, dure plus de quatre mois, et même, selon les dernières recherches, si cette action est maxima durant quatre mois, elle demeure, moins forte, durant une année entière.

Prudemment, toutefois, le P. Bosio nous conseille de ne pas chanter victoire trop vite. La mouche n'est pas encore à la veille de disparaître du globe !

IX

Si nous combattons les mouches, sans grand espoir de les éliminer tout à fait, il en est bien, hélas ! de même de la mauvaise presse, des mauvais journaux, des mauvaises revues ou magazines.

La Revue *Missi*, qui s'imprime à Bellegarde, mais paraît simultanément à Lyon, et à Arlon (Belgique), avec un Secrétariat à Paris, 35, rue de Sèvres, traite de cette question si grave, dans son numéro de novembre 1951. Nous constatons avec elle que les revues spécialisées ne sont qu'aux mains des initiés. C'est la presse quotidienne qui mène le troupeau des humains. Savoir lire ne donne pas le pouvoir de critiquer ce qu'on lit. On entend, non sans dégoût, certains publicistes incriminer l'école catholique de ne pas développer *le sens critique*. Hélas ! quel est le degré de sens critique des écoliers sortant des meilleures de nos écoles laïques ! Un fait est certain, c'est que la *presse d'idées* est partout en baisse. En Angleterre, un observateur sérieux note :

> « L'ère des revues sérieuses mensuelles ou trimestrielles semble bien être révolue en Grande-Bretagne... De plus en plus nombreux sont ceux qui préfèrent écouter à la radio les nouvelles du jour, plutôt que de les lire le lendemain matin. Les journaux ne dépendent plus que de leur valeur d'attraction et l'on se jette... sur les magazines et Digests à bon marché, féminins surtout, lesquels, indubitablement, entretiennent et accroissent la dégradation et la vulgarité générale du goût moderne. »

Ce qu'on aime, c'est le « sensationnel », c'est la presse d'information, avec de gros titres pour les crimes, les accidents, les catastrophes, les scandales politiques et autres.

Si l'on passe en revue les divers postes de la presse périodique, on obtient ce qui suit :

1° Le JOURNAL QUOTIDIEN est en baisse. En France, au lieu de 19 millions avant-guerre, la totalité des tirages atteint à peine 11 millions. Aucun journal ne dépasse 500.000. Les journaux dits d'opinion, comme la *Croix*, le *Monde*, l'*Humanité*, n'atteignent pas 200.000. En Amérique, le quotidien est en baisse constante. En Angleterre, le plus fort tirage est celui du *Daily Mirror* : 4.600.000, le chiffre le plus élevé du globe. Cependant au Japon, *Mainichi* et *Asahi* atteignent chacun 4.000.000.

2° Les *hebdomadaires d'information* montent sans cesse. En tête vient le *Life*, aux U.S.A. avec un tirage de 5 millions. Derrière lui, avec un tirage du même ordre, vient l'illustré anglais *Sunday Pictorial*. La Revue *Missi* passe de là à la France, et omettant *Sélection*, qui est très lu sûrement et qui donne des *articles résumés*, en d'autres termes, des « *comprimés d'articles* », mais bien choisis et de nourriture saine, elle s'exprime ainsi :

> « ... A part *Match* qui est tolérable, les grands hebdomadaires à sensation sont à écarter comme *Point de*

Vue, à dédaigner comme *Samedi-Soir* ou la *Presse,* ou à boycotter comme *Noir et Blanc* et surtout *France-Dimanche, Ici-Paris.*

3° La Presse féminine. C'est la reine d'aujourd'hui, dans tous les pays. En Amérique, le *Ladie's Home Journal,* bat tous les records avec 5.000.000 de tirage, et c'est un magazine de 300 pages. Il a pour émules : *Companion* et *Mc Call's.* Mais proportionnellement au chiffre d'habitants, c'est la presse féminine française qui tient le record. Les trois plus grands hebdomadaires de France sont féminins : *Le Petit Echo de la Mode,* 1.600.000 : *Nous Deux,* 950.000 ; *Confidences,* 870.000.

« La moitié de cette presse féminine — comptant au total 31 millions de tirage — est aux mains des grands fabricants de « vraies confessions », d'histoires d'amour « authentiquement vécues », du courrier du cœur et du langage des astres. Exploitant indignement ur vrai besoin, cette presse sirupeuse des magazines du cœur a un tirage effarant de 16.000.000 par mois. »

La Presse catholique n'a, en face de ce chiffre, qu'une expansion modeste. Notons toutefois que *Le Petit Echo de la Mode,* ou son concurrent belge *Femmes d'aujourd'hui* « sont d'excellente inspiration ».

C'est pour répondre au danger formidable de la mauvaise presse que s'est fondée, il y a 37 ans, *la Société St-Paul,* dont nous avons déjà parlé et dont la Revue *Missi* nous entretient plus longuement. Elle commence par souligner qu'en un siècle, il n'y a pas eu moins de quatre fondateurs de Congrégations qui ont choisi S. Paul comme patron, modèle et protecteur : 1° Le P. Isaac-Thomas Hecker, converti américain, devenu rédemptoriste, qui fonda, en 1858, les *Paulistes,* pour l'apostolat aux U.S.A. ; 2° le chanoine suisse Joseph Schorderet, qui, en 1873, fonda l'*Œuvre de St-Paul,* entièrement vouée à la presse et qui publie le journal quotidien *La Liberté.* Elle a, depuis 1882, à Paris, 6. rue Cassette, la librairie des Editions de S. Paul ; 3° en 1894, le cardinal A. Ferrari, archevêque de Milan, fonda la Compagnie de S. Paul, dont le siège central est maintenant à Rome, 28, rue Carini, et qui s'adonne aussi à l'apostolat par la presse. Enfin, en quatrième lieu, un prêtre italien, encore vivant — il a 68 ans, et la Revue *Missi* donne son souriant portrait, en couverture — Jacques *Alberione,* fondait la *Pieuse Société de S. Paul,* dont le but unique était *l'apostolat par la presse, le cinéma et la radio.* Il y joindrait volontiers aujourd'hui, *la télévision.* Son idée fondamentale est de tourner à la gloire de Dieu toutes les inventions modernes. La fondation de la société commença par les hommes, en 1914, dans la petite ville lombarde d'Alba Pompeia, où sont encore concentrées les machines à imprimer les plus puissantes et les organes d'édition les plus prospères. Pères et Frères unis ont maintenant leur siège central, autour du fondateur, à Rome, à quelques pas de la Basilique de S. Paul. Après s'être répandue en Italie, la Congrégation a gagné la France, l'Espagne, le Portugal, la Suisse, l'Angleterre, et même la Pologne, où, hélas ! en vertu du rideau de fer, le silence s'est fait, les Etats-Unis, le Canada, l'Argentine, le Brésil, le Chili, les Philippines, la Chine (où le silence vient de se faire, à son tour), le Japon. Le siège en France est à Nogent-sur-Marne, 86, Bd Gambetta.

Plus prospère encore a été l'expansion de la branche féminine, commencée en 1915. Elle comptait, en 1948, 60 maisons dans les pays les plus divers, et en particulier, en France, où le siège principal est à Villeurbanne, 81, rue Pierre-Voyant (Rhône) [7].

Dans cette jeune Congrégation, tous les talents trouvent à s'employer. Parmi les Sœurs, celles qui ont le goût et les talents de la composition littéraire rédigent des revues, journaux, textes cinématographiques ou radiophoniques. Celles qui ont le talent du dessin, font les illustrations des livres pour enfants ou d'autres livres, comme des Vies de Jésus, de Marie, des Saints, etc. Beaucoup de religieuses sont employées à la typographie elle-même, composent à la linotype, corrigent les épreuves, brochent et relient. D'autres se consacrent à la location des films. Enfin, la majeure partie pratique l'apostolat à domicile, allant de maison en maison, de foyer en foyer, pour proposer l'Evangile, ou la Vie de Jésus, ou tout autre livre de doctrine catholique, ou de haute inspiration catholique, comme la vie de Jeanne d'Arc, ou celle de Maria Goretti, etc. En ce moment, les Filles de S. Paul, en France, s'appliquent surtout à la diffusion du texte des Saints-Evangiles. Elles vont partout où on les appelle, pour préparer des *Journées de l'Evangile,* comme il est arrivé, en octobre dernier, dans les quatre paroisses de la cité épiscopale du Puy-en-Velay. La visite des foyers a demandé 10 jours, pour six religieuses, divisées en trois équipes de deux chacune. Le succès a été magnifique. Veut-on quelques chiffres sur les réalisations de la *Pieuse Société,* en Italie ? L'hebdomadaire *Orizzonti* tire à 100.000 ; *Giornalino,* pour enfants, à 90.000 ; *Famiglia cristiana,* 160.000 ; le *Dimanche,* 200.000. Mais ces chiffres sont encore plus forts au Brésil, encourageants aux U.S.A. Congrégation éminemment actuelle, et qui ne demande qu'à grandir, dans tous les pays où elle a pénétré. Signalons en terminant, qu'elle a pris part, le dimanche 23 septembre, à la *Messe des malades,* en France, et qu'elle a fait, ce jour-là, une *Journée de l'Evangile* pour les malades, qui a produit une profonde impression.

X

Parmi les problèmes les plus angoissants de l'heure, pour les catholiques, il faut placer au premier rang celui de la persécution en Chine. Toutes les nouvelles qui nous viennent de là-bas nous donnent des détails, la plupart du temps navrants, des mesures prises par les communistes contre l'Eglise. Sans doute, on ne peut pas se fier sans réserve à toutes les informations données dans la presse, mais l'Agence *Fides* ne nous donne que des renseignements contrôlés et sûrs. Je ne citerai, pour aujourd'hui, que l'exposé fait dans le n° du 17 novembre 1951, de la tragique situation de la Mission de Pakhoï. Si je le fais, c'est que l'auteur de ces notes a formé le vœu « de voir la presse catholique du monde entier se faire enfin l'écho des souffrances de plus de trois millions de catholiques chinois persécutés. »

Donc, pour la mission de Pakhoï (sud de la Chine), le bilan de deux années de « libération »

[7] Librairie, 13, rue Emile-Zola, Lyon.

se traduit ainsi : 3 prêtres chinois et 7 religieuses chinoises en prison ; 2 missionnaires français et 6 religieuses françaises expulsés ; 4 prêtres français, dont le P. Cotto, vicaire général, et 6 religieuses françaises poursuivies en justice, pour « assassinat de milliers d'orphelins » (accusation monstrueuse) ; 7 chrétientés sur 18, privées de prêtres. Dans cette persécution, l'ordre fut donné au R. P. Cotto et aux religieuses de déterrer les ossements des enfants morts à l'orphelinat catholique. Pendant une dizaine de jours, le Père et deux Sœurs, aidés parfois d'autres missionnaires et religieuses, ont dû travailler, onze à douze heures de suite, sans repos, parfois sans boire ni manger, sous les injures de la population. Le dimanche 12 août 1951 fut le jour le plus terrible. Le lendemain, le P. Cotto tombait de fatigue. Après un bref séjour à l'hôpital, il dut reprendre sa funèbre besogne, le 15 août. Puis commencèrent les interrogatoires au sujet de l'assassinat des petits orphelins, qu'une affiche osait chiffrer à 20.000 ! Et ils disent « qu'ils n'en veulent pas à la religion » !

En face de tels faits, dont on pourrait allonger la liste, nous aimons mieux placer les réflexions faites par *Testis*, dans la *Vie intellectuelle* de novembre 1951, au terme d'un long et bel article intitulé *En Chine communiste, Promotion du laïcat chrétien.*

« Ce communisme agressif trouve en face de lui des adversaires redoutables, que son matérialisme lui interdit de voir : l'âme chinoise, l'âme chrétienne, et par dessus tout le Saint-Esprit. »

L'âme chinoise d'abord. Elle est faite de bienveillance, de modération, d'équilibre à base de compréhension et de concessions mutuelles. Le Chinois veut honorer ses parents, c'est sa vertu de prédilection, et l'on se souvient des problèmes posés jadis à l'apostolat catholique par « le culte des ancêtres », en Chine. Or, le communisme heurte et froisse cette tradition sacro-sainte. Le Chinois ne veut pas d'une jeunesse révoltée contre les parents. Il ne veut pas entendre les parents traité de « vieux chaudrons ». C'est pourquoi, dans la lutte actuelle, les chrétiens rencontrent la sympathie en général profonde et parfois agissante des païens eux-mêmes.

Mais ce qui est plus réconfortant encore, c'est le spectacle donné à l'univers catholique par l'âme chrétienne chinoise.

« Nos catholiques, écrit *Testis*, trouvent en eux-mêmes, dans l'organisation de leurs communautés, tout ce qu'il faut pour lutter et triompher. »

C'est que depuis longtemps, ils sont habitués aux longues séparations d'avec leurs prêtres. Les petites chrétientés n'avaient que dix messes par an, plutôt moins ; jamais de prêtres pour les grandes fêtes, parce qu'ils étaient retenus dans les grands centres. Les grandes chrétientés elles-mêmes n'avaient que de rares messes par mois.

« Toute la vie communautaire est prévue en fonction de ces absences. *Une communauté laïque se suffit dans la vie ordinaire* — souligné dans le texte — et se maintient dans une ferveur inconnue de nos paroisses de chrétienté... »

— Et ici, on éprouve le besoin d'ouvrir une parenthèse. Si la France n'est pas tout à fait un pays de mission, comme nous l'avons dit récemment, il est hors de doute qu'un très grand nombre de paroisses ne voient le prêtre que de loin en loin. Comme on aimerait pouvoir dire de toutes ces petites chrétientés à demi abandonnées de chez nous, ce que *Testis* nous dit des communautés chinoises ! Est-ce tout à fait impossible ? En toute hypothèse, nous pouvons prendre ici une bonne leçon !

— « Où rencontrer chez nous, poursuit *Testis*, ces prières du matin et du soir récitées chaque jour en commun par l'unanimité des fidèles et ces *cinq réunions du dimanche*, avec la récitation en commun du catéchisme, du chapelet et du Chemin de la Croix. »

Tel est le fruit de l'action catholique, de l'apostolat du laïcat chinois. Et cela n'empêche pas — bien au contraire — que l'on ait faim et soif de la messe et des sacrements. En temps de persécution, il faut parfois célébrer la nuit « pour ne pas entraver la production », comme disent les communistes, bien qu'on soit en plein hiver et que nul travail agricole ne soit possible. Les chefs de la chrétienté, organisent les confessions, envoient les enfants de 10 à 13 ans réveiller les dormeurs. La messe a lieu à 2 h. 1/2 du matin, et il n'y manque personne. Tous du reste communieront.

Exemple émouvant : *Testis* — missionnaire revenu de Chine — raconte qu'au cours d'une de ses multiples captivités, il est traîné dans un village bondé de soldats communistes. Soldats et enfants le tournent en dérision. Survient une pauvre femme, qui se met à genoux devant lui, lui exprime sa douleur de le voir maltraité, lui demande s'il a pris de la nourriture. Sur sa réponse négative, elle va chercher des œufs. Le chef communiste veut la renvoyer durement. Elle insiste, elle persévère, elle fait si bien qu'elle obtient que le Père, ne devant partir que le lendemain, vienne se reposer dans sa maison. Immédiatement, les chrétiens s'assemblent.

Ils n'ont pas eu de messe depuis un an. Ils la réclament pour le lendemain. Mais le prisonnier n'a pas avec lui sa malle-chapelle. Qu'à cela ne tienne. Un vieillard de 70 ans et un jeune homme s'offrent pour aller chercher les ornements, le calice, les hosties, durant la nuit. Ils feront 35 km aller et retour, mais ils rapporteront ce qui est nécessaire au sacrifice. Pendant ce temps, le père confesse. Le lendemain avant l'aube, il dit ses trois messes, car c'est le Jour des Morts. La messe finie, les gardiens emmènent leur prisonnier vers d'autres villages.

En rappelant ce souvenir d'il y a 8 ans, le Témoin — *Testis* — s'émeut et il écrit :

« Chrétiens et chrétiennes, hier inconnus de moi et que je ne reverrai jamais ici-bas, en partant, je ne vous ai pas même remerciés. Vous ne l'auriez pas compris, car ce n'était pas moi que vous réclamiez, c'était le Christ, dans sa Messe, sa Communion. Le Christ, votre vie, le seul soutien dans l'épreuve. Inoubliables frères et sœurs dans le Christ, vous m'avez fait mieux comprendre la foi et le dynamisme de nos communautés chrétiennes de simples laïcs. »

Et ce ne sont pas là, nous assure *Testis*, des faits isolés. Pour leurs missionnaires les chrétiens de Chine sont prêts à tout. Ils offrent pour eux des prières, des jeûnes. Ils ont été jusqu'à menacer un sous-préfet de s'opposer à l'exécution des Pères, condamnés à mort et l'exécution n'a pas eu lieu.

Non seulement, les chrétiens restent fidèles, mais ils vont jusqu'à remercier Dieu de leurs épreuves. Ils comprennent la croix, et ils l'embrassent avec amour ! C'est la chrétienté primitive qu'on retrouve là-bas. Et en réfléchissant à tout cela, on comprend le *vrai sens de l'histoire,* ce vrai sens dont il est si souvent question et que le communisme prétend incarner. Non ! le vrai sens de l'histoire, c'est la *construction magnifique de la Jérusalem céleste.*

XI

Une telle conclusion est-elle compatible avec la science ? En d'autres termes « *La Science éloigne-t-elle de Dieu ?* » c'est la question que Marie-Louise Lédé est allée poser au professeur Leprince-Ringuet, de l'Académie des Sciences, et directeur du laboratoire de Physique à l'Ecole Polytechnique. Et la Revue française *Ecclesia* de Noël 1951 nous apporte la réponse. Notons que la même question avait déjà été posée au Prince Louis de Broglie, de l'Académie française, et au Professeur Charles Richet de l'Académie de médecine. L'un et l'autre avaient affirmé qu'ils ne voyaient pas la moindre incompatibilité entre la Science et la Foi.

M. Leprince - Ringuet commence par bien délimiter le problème. Il estime que la Science a son domaine, et la Religion, le sien aussi. On a découvert le neutron. Le théologien qui s'aviserait d'opposer à cette certitude scientifique un texte d'Ecriture aurait sûrement tort. Il sortirait du domaine de la révélation pour entrer dans le domaine scientifique, laissé aux investigations de l'homme.

Toutefois, il peut arriver qu'un savant utilise ce qu'on appelle une « hypothèse de travail », c'est-à-dire une conclusion encore incertaine des expériences scientifiques. Et il peut avoir aussi l'imprudence d'ériger son « hypothèse » en certitude, avant qu'elle ne soit vérifiée. Et c'est de son côté alors que se produit la transgression regrettable. Il faut donc en rester nettement à ceci : le vrai savant s'en tient aux *données de l'expérience,* il ne peut affirmer strictement que s'il a vu, entendu, touché, contrôlé par les instruments qui prolongent ses sens. Il est évident dès lors que la science ainsi définie ne *constate* pas Dieu. Sous ce rapport le savant dira comme saint Jean : *Deum nemo vidit unquam !* Nul n'a jamais vu Dieu !

C'est ce que dit M. Leprince-Ringuet :

« La science *positive,* et j'insiste sur ce mot, ne me paraît pas susceptible de démontrer l'existence ou l'inexistence de Dieu... Ceci est une réflexion purement personnelle : aucun argument *scientifique* ne m'a sérieusement rapproché de Dieu... » — « Ni éloigné ? » — « Non plus... »

Et comme on rappelle au savant la conclusion de Richet, à savoir « qu'il est impossible de prétendre que l'Univers s'est créé tout seul et qu'il faut admettre qu'au début, étaient une Force et une Intelligence supérieures », il ajoute :

« Je suis de cet avis, mais cet argument n'a pas été d'une grande importance, dans ma vision religieuse. Par exemple, *je suis beaucoup plus sensible à la vision de l'admirable développement, du merveilleux équilibre, de la complète efficacité que le catholicisme permet à l'homme d'obtenir...* »

— Qu'il me soit permis d'appuyer sur cette belle déclaration, que j'ai soulignée avec intention. Il y a là une idée singulièrement profonde. Cela fait penser à la réflexion de S. Jean de la Croix, selon laquelle Dieu n'a jeté de la beauté parmi les choses créées, qu'en passant, pour ainsi dire, car l'œuvre par excellence du Créateur, c'est ce qu'il a fait pour l'homme, c'est l'Incarnation et ses suites infinies !

Et c'est ce qu'il faut répondre à l'objection — enfantine, n'hésitons pas à le dire — que M. Jules Romains n'a pas craint de reproduire aux *Rencontres internationales de Genève,* quand il a dit « que le christianisme, ou plus précisément le catholicisme était étrangement ignorant du monde actuel lorsqu'il prétendait que le Fils de Dieu avait pu venir sur une planète qui n'était plus au centre de l'univers [8]».

Non, ce n'est pas le spectacle des étoiles, si magnifique qu'il soit, ce n'est pas la science de l'atome, ni la question de savoir si le *nucléon,* élément constitutif de tout noyau d'atome, et insoupçonné jusqu'ici, est une particule élémentaire ou au contraire un monde aussi complexe que l'atome lui-même, qui peut nous informer de notre destinée à nous, de nos espoirs, de notre éternité. Quelle commune mesure y a-t-il entre tous les atomes du monde et un seul acte d'amour ! Ce qu'il faut demander à la religion, ce n'est donc pas principalement de nous éclairer sur l'origine du monde matériel, mais sur les lois du monde spirituel, sur les règles de la perfection, de la sainteté, sur les conditions du salut ! La réponse de M. Leprince-Ringuet contient tout cela, si on l'entend bien.

Or, la science, quoi qu'en ait dit Renan, ne pourra jamais rien nous dire sur tous ces points-là, les seuls qui importent en somme [9].

M. Leprince-Ringuet insiste sur ce point que nous sommes très loin d'avoir percé le secret des choses : toujours la même interrogation revient sur ses lèvres : « Arrivera-t-on, dans cent ans, dans mille ans, à découvrir le secret originel de la Création ? » Mais ce qui le frappe surtout, c'est que la religion prépare admirablement au travail scientifique. Il dit en propres termes :

« Si la Science positive ne rapproche pas de Dieu, l'activité scientifique, l'attitude de l'homme devant la science, nous apparaissent comme étant en merveilleuse harmonie avec la pensée chrétienne. »

[8] Voir les brèves remarques du P. A. J. Maydieu, à ce sujet, dans la *Vie Intellectuelle* de nov. 1951, p. 103.

[9] Rappelons, pour ceux qui l'auraient oubliée l'étonnante prétention formulée par Renan dans son *Avenir de la Science* (p. 37), et à laquelle nous avons fait allusion ci-dessus :

« Organiser scientifiquement l'humanité, tel est le dernier mot de la science moderne, telle est son audacieuse, mais légitime prétention. Je vais plus loin encore : l'œuvre universelle de tout ce qui vit étant de faire Dieu parfait, c'est-à-dire de réaliser la grande Résultante définitive, qui clora le cercle des choses par l'unité, il est *indubitable* — c'est moi qui souligne — que la raison... prendra un jour en main l'intendance de cette grande œuvre et, après avoir organisé l'humanité, *organisera Dieu !* »

Nul doute que si Renan revenait au monde et constatait l'état d'esprit actuel des savants, leurs doutes, leur sens aigu du mystère des choses, leur sentiment d'impuissance en face de « l'humanité à organiser », sans parler d'aller jusqu'à « organiser Dieu », ce qui est pure et simple absurdité, nul doute, pensons-nous, qu'il serait le premier à sourire de ce qu'il disait, il y a cent ans !

Et M. Leprince-Ringuet s'explique. Que faut-il avant tout à un savant ? Une préparation, une ascèse préliminaire, qui est d'une part d'ordre intellectuel, technique, manuel même, mais ce qui est beaucoup plus important encore, « le savant doit faire preuve d'une grande humilité ». Il faut faire son expérience, avec tout le soin nécessaire, mais être prêt à accepter toutes les leçons de cette expérience, faire attention non seulement à ce qu'on cherche, mais aussi à ce qui se présente, sans être attendu, à ce qu'on peut appeler les « signes », même à ceux qui sont insignifiants en apparence. C'est souvent par ces « signes » que l'on est mis sur la piste de découvertes nouvelles. Il faut donc, dit M. Leprince-Ringuet, « une grande soumission à l'expérience, une grande humilité devant le fait ». Tous les savants authentiques doivent pratiquer cette « humilité professionnelle ».

« Or, pour le chrétien, note M. Leprince-Ringuet, cette attitude n'est que la transposition sur le plan scientifique, de son attitude générale de chrétien. »

En face d'un cœur d'homme, tout chrétien doit être humble, sympathique, plein de foi et d'amour, comme le savant en face de son expérience. Si le savant est chrétien dans tous ses comportements, il est donc admirablement préparé pour son travail de savant !

Cette conclusion d'un grand savant nous paraît extrêmement précieuse : il importait de la recueillir !

L. Cristiani.

L'« AMI DU CLERGÉ » ET LES LIVRES

Comptes rendus Bibliographiques

Robert BERNIER, S. J. — L'autorité politique internationale et la souveraineté des Etats. — In-8 de 200 p. ; 2 dollars canadiens. — Montréal, Institut social populaire, 8100, Boulevard S. Laurent, 1951.

Le sujet de cet ouvrage est d'une brûlante actualité. L'auteur l'aborde en philosophe, en moraliste et en juriste.

Le monde entier aspire à une organisation internationale qui seule pourrait maintenir l'ordre et assurer la paix. Mais comment concilier les prérogatives nécessaires de ce gouvernement mondial avec la non moins nécessaire autonomie des Etats ? Les hommes politiques essaient actuellement de résoudre ce problème, par des formules purement empiriques. Le P. B. veut par contre leur montrer que la solution se trouve dans les principes mieux étudiés de la philosophie morale sociale.

Il écarte d'abord les solutions de facilité et en montre les insuffisances et les dangers. C'en est une que de recourir à un empire conquérant qui subjugue le monde entier, tel que le rêva un Hitler et que peut le rêver un Staline. C'en est une autre, et bien utopique, celle-là, que de s'en remettre à une élection démocratique monstre, car rien ne garantit un bon choix quand il est laissé à une multitude sans principes sûrs ni directives prudentes ; et de plus, il ne s'agit pas ici du simple choix d'un homme, désigné pour exercer le pouvoir, mais d'une institution toute neuve, qui est à constituer toute entière et dont il faut justifier et la nécessité, et l'autorité supranationale. Sur quelle *base morale* appuyer, pour les individus et pour les Etats, l'*obligation* proprement dite, le devoir strict, de reconnaître le droit à l'existence d'une telle autorité universelle et de lui obéir en conscience ?

Ce problème trouve sa solution dans un examen approfondi des situations *analogues* qui ont permis de concilier les droits de l'individu et sa radicale indépendance, avec les droits de la famille qui peut légitimement commander à ses membres. Les sociétés inférieures sont elles aussi englobées dans des sociétés plus amples, avec des droits et des devoirs semblables : telles les familles dans une province ou un Etat. Et l'auteur remarque que le *droit* de l'Etat à commander ne lui vient pas d'une délégation des sociétés qu'il unifie, des familles par conséquent, ou des syndicats, ou des partis. Ce droit lui vient de la nature des choses, d'un besoin des individus de se constituer en sociétés, des sociétés de s'unifier afin de mieux atteindre leurs fins propres en s'organisant dans l'unité en vue d'un but unique et supérieur qui leur est commun.

L'état présent de l'humanité indique que l'heure est venu de reconnaître et de constituer une autorité centrale chargée de diriger, au dessus des Etats, mais sans préjudice de leur légitime autonomie dans leur ordre, l'humanité vers sa fin temporelle et terrestre. Que les politiques travaillent à monter les rouages de ce nouveau gouvernement universel, rouages qu'il faudra sans cesse adapter aux circonstances changeantes : ils sont là dans leur rôle. Le philosophe qui réfléchit sur le même problème leur indique les exigences permanentes auxquelles doivent nécessairement répondre leurs approximations successives. Ils n'ont pas à construire un Super-Etat sur le même type que les Etats actuels. Vouloir le faire serait la même erreur que vouloir édifier une Super-Famille en guise d'Etat souverain. Aux exigences actuelles de l'humanité ils ne pourront répondre qu'en organisant la société politique mondiale d'après un statut qui sera seulement *analogue* à celui des Etats et qui *transcendera* celui-ci tout en le déclarant valable dans son ordre. Et cette autorité universelle tirera son droit à être obéie par tous, de la *nature* même des choses : ce sera un droit naturel, non un droit dérivé et secondaire.

Telle est, dans ses lignes essentielles, la pensée fondamentale du P. B. Chemin faisant, il passe en revue la plupart des opinions émises sur le sujet par les moralistes et les juristes depuis le XVI^e^ siècle jusqu'à nos jours ; il apprécie leurs théories en se référant aux principes enseignés par l'aristotélisme et le thomisme. Cet ouvrage cohérent et approfondi mérite considération et étude, ne serait-ce que parce qu'il est le premier à établir avec une solidité qui emporte conviction, le *devoir moral strict* de se soumettre, dès qu'elle sera constituée, à cette organisation mondiale qui tiendra de la *loi naturelle* son autorité propre.

Nous regrettons que l'auteur, qui est canadien, n'ait pas donné la traduction des assez nombreuses citations qu'il fait d'auteurs de langue anglaise.

R. P. A. DECOUT, S. J. — Persuader par la parole. — In-8 couronne de 224 p., 360 fr. — Paris, Spes, 1951.

Cet ouvrage est une réédition refondue. La 1re éd. parut en 1939, et les revues ne purent le présenter au public. Il n'en fit pas moins son chemin tout seul, ce qui est une preuve de sa valeur. Il comprend, outre une introduction générale, 3 parties : *l'homme*, *l'œuvre*, *l'auditeur*, subdivisées chacune selon le même plan : conditions nécessaires pour instruire, plaire et toucher.

La seconde est la plus importante.